

### **Donner un sens au chaos**

La descente au berceau, Boris Schreiber. Luneau Ascot, 119 F.

« Où étiez-vous pendant la guerre ? » Toujours la même question. Celle que les disparus posent aux survivants. « Où étiez-vous quand je périssais ? » Si un rescapé des camps de la mort posait cette question au narrateur du roman de Boris Schreiber, force lui serait d'avouer son ignominie : il était planqué dans les entrailles d'un immeuble bourgeois, terré dans une pièce de service... Et que faisait-il dans cette chambre de bonne, lui le fils de famille ? Il attendait tout simplement les conséquences de la lettre où il dénonçait ses propres parents et qu'il avait confiée à son majordome avec mission de la remettre à qui de droit. Et la Gestapo est venue embarquer sa famille ; l'appartement aux douze fenêtres est enfin libéré, calme, inhabité. Mais une obsession sournoise lui ronge ses jours et ses nuits. Pourtant, « trahir ceux qu'on aime, c'est encore rester fidèle à un instant de leur vie. Celui où ils ont murmuré : « Je donnerais ma vie pour toi ». La mauvaise conscience et la mauvaise foi dans lesquelles il s'était lové complaisamment, se muent en interrogation invivable quand le majordome, manipulateur de son destin, lui rend, en guise de cadeau de Noël, cette lettre qui n'a pas quitté son gilet... Délires, malaise, envie de bouger : le narrateur part pour Vienne, à la recherche d'un gâteau perdu, « un gâteau dur-mou jaune et rouge » (pas une madeleine, sinon pourquoi irait-il à Vienne ?). Dans une librairie, lieu initiatique entre tous, il rencontre un rabbin à la longue barbante ondulant au rythme de ses paroles ; Boruch lui propose un marché du diable : pour écrire sereinement la suite de l'Ancien Testament, il a besoin à ses côtés de la présence de sa petite fille Mara qui lui préfère la compagnie du jeune goy. Le narrateur, baptisé dès lors Joël, « le prénom qui exprime dans la Bible la vengeance de sang », échoue mais entrevoit, avec la complicité de Mara les conditions de sa future et souhaitable rédemption : s'il veut apparaître en nom propre et en exemple dans le Livre en chantier, il lui faut retrouver des criminels de guerre, gagner leur confiance et les supprimer. Simple ! En attendant les instructions qui semblent lui tomber du ciel, Joël fugue avec une amie d'adolescence, blonde, piquée de taches de rousseur et bien ardente... Ilot provisoire, illusoire. Déjà, ce sont les rives boueuses et traîtresses de l'Amazone, aux confins de la forêt tropicale, dans un hôtel minable aux ventilateurs déglingués.

Mais conclure est une bien rude tâche pour notre anti-héros, perclus de culpabilité, écrasé par l'histoire, détourné par l'érotisme, envahi de fièvres : « sonder les bourreaux, n'est-ce pas exiger trop de lumière ? ». Que ne donnerait-il pas pour « tomber doucement en ruines comme une tombe dans les bras de quelqu'un ». Mais il y a une Histoire dont on ne se relève pas : « L'holocauste ? J'y ai échappé, mais je n'ai pas survécu » et Boris Schreiber qui a mis sept ans de sa vie pour écrire ce livre brillamment ambigu, terriblement provocateur, ne dit pas autre chose. Soigner le mal par le ressassement du pire, écrire la souffrance qui persiste et le déséquilibre qui torture : Schreiber pouvait-il imaginer plus impensable mise en scène que celle qui consiste à rendre la victime coupable d'un crime plus grand encore que celui qu'elle subit ? Collaborer avec l'opresseur pour détruire ses « géniteurs »... Si Schreiber pousse le bouchon un peu loin, n'est-ce pas pour démonter les profondeurs vertigineuses de ce paradoxe du raisonnement : mieux vaut se pardonner à soi que d'avoir à pardonner à tous les autres ? Mais responsabilités, vengeance, conscience du péché et du sacré poussent Joël à la fuite en avant bien plus qu'au règlement de comptes et poussent Schreiber à l'écriture romanesque plutôt qu'à l'analyse : « Dans mon gribouillage, un mot apparaît nettement et c'est « pardon ». Pardon pour mes lâcheté, pardon d'avoir survécu, pardon de n'écrire que pardon, pardon, pardon... » S'il y a une Histoire dont on ne se relève pas, il y a aussi une littérature dont on ne réchappe pas.

Claire Paulhan